

# L'IDÉE

BI-MENSUELLE

<b>INTÉRIEUR</b>	<b>Adresser tout ce qui concerne l'Administration ou la Rédaction :</b>	<b>EXTÉRIEUR</b>
Un an, 3 francs ; Six mois, fr. 1-50 ; Trois mois, 75 centimes.	58, rue Linnée, Saint-Josse-ten-Noode.	Un an, 5 francs ; Six mois, fr. 2-50 ; Trois mois, fr. 1 25.

## SOMMAIRE

*Avenir de l'Humanité*, D<sup>r</sup> BODICHON. — *Armée et Autorité*, L. TOLSTOÏ. — *Anarchie*, A. RANC. — *Le Mal de misère*, H. NAPIAS. — *Paroles d'un conservateur à propos d'un perturbateur*, VICTOR HUGO. — *Le Progrès*, SCHILLER. — *Le Ridicule*. — *Décadence de la bourgeoisie*, VÉRON. — L'IDÉE ANARCHIQUE A TRAVERS LES AGES : *Epictète*; *La Jacquerie*. — MÉLANGES ET DOCUMENTS.

## NOTRE BUT

Contribuer au relèvement moral en vulgarisant la Science et la Philosophie, afin que la Dignité humaine renaisse, telle est la raison d'être de cette publication.

## AVENIR DE L'HUMANITÉ

La croyance en un paradis terrestre dès l'origine du genre humain, à la chute de l'homme, chute amenant la mort, les bouleversements de l'ordre moral, le déchainement des passions, la fureur des éléments, les cataclysmes, le péché, la malédiction, ne saurait être admise par la raison.

Le mal, parmi nous, est produit par l'excès de la personnalité humaine. Quant au reste de la nature, par l'excès de la personnalité animale et végétale. De là, lutte, antagonisme constant entre les créatures diverses, lesquelles doivent vivre chacune suivant sa loi.

L'homme n'a jamais joui d'un paradis terrestre. Il n'est point né immortel; car alors, créant des enfants comme il le fait, la terre n'aurait pas été assez grande pour le contenir et le nourrir : ou ne repullulant point, il n'aurait pas été homme. Comme pour tous les autres êtres de cette création, la mort est une condition essentielle de son existence. Une faute commise ne l'a donc pas précipité et ne lui a point donné d'autres attributs que ceux qu'il a reçus primitivement de la main du Créateur.

Les animaux, les végétaux n'ont pas failli : cependant, ils sont soumis à toutes les conditions de vie et de mort, de bonheur et de souffrance que nous voyons accabler l'homme. S'ils avaient perdu leur immortalité et leur paradis terrestre à cause de la faute de l'homme, la Divinité, les rendant

solidaires, se montrerait injuste. Donc le dogme du paradis terrestre et de la déchéance est inadmissible. La terre ne fut point maudite à cause de l'homme.

L'âge d'or, les temps d'innocence, la chute, sont des rêveries de poètes et de théologiens, une mystification de la part des philosophes. Dire aux malheureux : « Vous n'aurez pas de bonheur ici-bas parce que vos ancêtres ont failli; ils ont perdu leur innocence; toutes les autres créatures et vous en êtes providentiellement punis dans vos propres personnes et celles de vos enfants », n'est-ce pas proclamer le fatalisme, le *statu quo*? Propager la doctrine du péché originel est un attentat contre la raison, le progrès, le bonheur que le genre humain peut acquérir.

Cette doctrine est évidemment une sauvegarde pour les heureux, pour ceux qui tiennent au présent et qui redoutent l'avenir.

L'homme des temps primitifs, luttant contre tout ce qui l'entourait, devait d'abord vivre. Combattant sans cesse la nature végétale et animale, il était lui-même plus hostile. Il avait moins de sociabilité. Il était plus méchant, plus personnel qu'il ne le fut aux âges postérieurs, alors que sa combativité devint moins forte. La force seule était son droit. Il était loup pour l'homme. Il était alors universellement ce que nous voyons qu'il devient, lorsque durant un naufrage, une famine, il bataille pour son existence. Il sacrifie les autres à lui, parce que les instincts de conservation sont inhérents à l'homme.

A mesure qu'il s'est éloigné des temps primitifs, il s'est amélioré. N'étant plus obligé d'autant combattre pour soutenir sa vie, il s'est socialisé. L'enveloppe de l'animalité personnelle dont il était entouré s'est amincie successivement. Alors, n'étant pas constamment forcé de songer à lui, il a pu songer aux autres.

L'homme des temps primitifs, loin d'être innocent, était livré à toutes les passions de l'animal. Il ressemblait aux singes, aux chiens et autres animaux, chez lesquels les liens de la famille, les rapports des sexes durent une saison. L'homme n'était rien de plus et ne pouvait être autre chose. C'est pourquoi les traditions des peuples ont admis les déluges comme destructeurs d'une partie de cette humanité primitive: ne pouvant comprendre que, de méchant, le genre humain deviendrait bon; en d'autres termes, ne comprenant pas que de personnel, antisocial qu'il était, il fût devenu sociable.

Les déluges, punissant l'humanité et la renouvelant, sont des mythes expliquant la transformation de l'homme per-

sonnel à l'homme social, la transformation de sa barbarie en aptitudes civilisatrices.

Le paradis terrestre est l'expression d'un désir naturel et immodéré d'un bien-être que, ne voyant pas devant nous, attendu notre connaissance des choses de la vie, nous plaçons vers le passé. C'est le regret d'une espérance.

Les hommes jadis valaient moins que nous, et nous valons moins que nos enfants, vu la diminution graduelle de l'antagonisme.

Or, le véritable paradis terrestre est l'avenir. La rédemption du genre humain sera : cessation de la personnalité, accroissement de la sociabilité, application de la loi progressive, *égalité*, etc.

L'humanité, à mesure que les temps s'allongeront, se dépouillera de son animalité originelle. Elle sera progressivement spiritualiste et sociable. La personnalité s'absorbera davantage au milieu des masses.

Sous les pas des siècles, les montagnes s'abaissent, les océans diminuent de profondeur, les vallées s'élèvent. Il y a tendance générale de la nature vers l'égalité.

Telle est la marche de l'espèce humaine.

Les races créées d'abord multiples, inégales, hostiles, tendent à l'unité de type et à la fraternité. Par les croisements, les perfectibles se multiplient, les imperfectibles s'annihilent. Il y a progression certaine vers l'égalité. Alors, quand cette unité et cette égalité seront universelles, nous aurons sur la terre le paradis terrestre.

Les temps entrevus instinctivement par les révélateurs de toutes les époques et civilisations viendront embellir notre globe. Ce sera le règne du Messie, le triomphe du bien sur le mal, du bon principe sur le mauvais, des anges sur le démon, d'Ormuzd sur Ahriman.

Alors, comme dit Isaïe, « le loup paîtra avec l'agneau. Et le lion mangera du foin avec le bœuf ». Il n'y aura plus ni oppresseurs ni opprimés; mais une troupe de frères. Plus de dualisme.

Oui, les hommes et les animaux de proie, les oppresseurs à un titre quelconque, depuis le despote jusqu'au vagabond, depuis le lion jusqu'au moustique, disparaîtront un jour par extinction ou destruction. Les causes de trouble, les maladies épidémiques, les fléaux seront arrêtés par l'amélioration du globe. Nous aurons ici le véritable Éden, obtenu par la sociabilité progressive du genre humain, par l'éloignement des temps primitifs et par le travail modificateur de la terre...

#### CONCLUSION

*Vous tous qui souffrez par l'esprit et la chair, portez vos regards au devant vous. Un jour viendra où vos enfants seront moins malheureux que vous, comme vous l'avez été moins que vos pères. L'avenir du genre humain est un bonheur allant croissant toujours. C'est là le paradis terrestre. PARADIS QU'IL VOUS FAUT CONQUÉRIR PAR L'INSURRECTION CONSTANTE DE VOTRE ESPRIT ET DE VOTRE CORPS, CONTRE LES TYRANNIES SÉCULAIRES DES HOMMES ET DE LA NATURE. Votre bonheur est dans vos mains, SAPEZ LE VIEIL ÉDIFICE DU PASSÉ. PUSSEZ VERS L'AVENIR. Ici est votre paradis réel. Semez l'esprit de justice et l'amour de la dignité*

*humaine; vos enfants récolteront l'expiation contre les méchants, puis l'égalité et le bonheur prédits par les voyants. Révolutionnez le monde par le libre examen et la science. Soyez unis, persévérants, inflexibles contre les oppresseurs humains, végétaux, animaux. Alors vous gagnerez votre paradis terrestre, vous vous rachèterez du péché originel.*

(De l'humanité, ch. ix.)

D<sup>r</sup> BODICHON.

## ARMÉE — AUTORITÉ<sup>(1)</sup>

Les hommes instruits des classes supérieures cherchent à cacher la nécessité chaque jour plus évidente d'un changement dans l'ordre de chose actuel; mais la vie, qui continue à se développer et à se compliquer sans changer sa direction, augmente les contradictions et les souffrances des hommes et les amène à cette limite extrême qui ne peut être dépassée. Cette dernière limite de la contradiction est le service obligatoire pour tous.

On croit généralement que le service militaire universel et l'augmentation des armements qui en résulte, ainsi que l'augmentation des impôts et des dettes d'Etat chez tous les peuples, sont un phénomène passager produit par une certaine situation politique de l'Europe, et que pourraient faire disparaître certaines conventions internationales, sans qu'il soit besoin de modifier l'ordre de chose actuel.

C'est absolument inexact. Le service obligatoire est une contradiction intérieure qui est entrée complètement dans la conception sociale de la vie, et qui n'est devenue évidente que parce qu'elle atteint ses dernières limites à un moment de développement matériel assez grand.

La conception sociale de la vie consiste, on le sait, en ce que le sens de la vie est transporté de la personnalité au groupement à ses divers degrés : famille, tribu, race, État.

D'après cette conception, il ressort que, comme le sens de la vie réside dans le groupement des personnalités, ces personnalités sacrifient volontairement leurs intérêts à ceux du groupe. C'est ce qui s'est produit et se produit encore réellement dans certaines formes du groupement, dans la famille ou la tribu, dans la race et même dans l'état patriarcal. Par suite de mœurs transmises par l'éducation et confirmées par la suggestion religieuse, les personnalités subordonnaient leurs intérêts à ceux du groupe et les sacrifiaient à la communauté sans y être obligés. Mais plus les sociétés devenaient compliquées, plus elles devenaient grandes, plus elles s'augmentaient de membres nouveaux par la conquête, et plus s'affirmait la tendance des personnalités à poursuivre leur intérêt personnel au détriment de l'intérêt général; et plus alors le pouvoir devait recourir à la violence pour maîtriser ces personnalités insoumises. Les défenseurs de la conception sociale cherchent d'ordinaire à confondre la notion du pouvoir, c'est-à-dire la violence, avec la notion de l'influence morale, mais cette confusion est absolument impossible.

(1) Extrait de *le Salut est en vous*, de Tolstoï, 1 vol. in-8 de 400 pages. Paris, librairie académique Didier, Perrin et Cie, libraires-éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins. — Nous recommandons très vivement la lecture de cet ouvrage.

L'influence morale agit sur les désirs même de l'homme et les modifie dans le sens de ce qu'on lui demande. L'homme qui subit l'influence morale agit selon ses désirs. Tandis que le pouvoir, dans le sens ordinaire de ce mot, est un moyen de forcer l'homme à agir contrairement à ses désirs. L'homme soumis au pouvoir agit, non comme il le veut, mais comme il est obligé de le faire; et c'est seulement par la violence physique, c'est-à-dire l'emprisonnement, la torture, la mutilation, ou par la menace de ces châtimens, qu'on peut forcer l'homme à faire ce qu'il ne veut pas. C'est en cela que consiste et a toujours consisté le pouvoir.

Malgré les efforts incessants des gouvernans pour le cacher et pour donner au pouvoir une autre signification, il est pour l'homme une corde, une chaîne dont il sera garrotté et traîné, le knout dont il sera meurtri, le couperet ou la hache qui lui couperont les bras, les jambes, le nez, les oreilles, la tête; et cela était ainsi sous Néron et Gengis-Khan; et cela est ainsi aujourd'hui encore sous le gouvernement le plus libéral, celui de la République américaine ou de la République française. Le paiement des impôts, l'accomplissement des devoirs sociaux, la soumission aux punitions, toutes choses qui semblent volontaires, ont toujours au fond la crainte d'une violence.

La base du pouvoir est la violence physique; et la possibilité de faire subir aux hommes une violence physique est due surtout à des individus mal organisés, de telle façon qu'ils agissent d'accord tout en se soumettant à une seule volonté. Ces réunions d'individus armés, qui obéissent à une volonté unique, forment l'armée. Le pouvoir se trouve toujours dans la main de ceux qui commandent l'armée, et toujours tous les chefs de pouvoir — depuis les Césars romains jusqu'aux empereurs russes ou allemands — se soucient de l'armée plus que de toute autre chose et ne flattent qu'elle, sachant que, si elle est avec eux, le pouvoir leur est assuré.

C'est cette composition et cette force de l'armée, nécessaires à la garantie du pouvoir, qui ont introduit dans la conception sociale de la vie le germe démoralisateur.

Le but du pouvoir et sa raison d'être sont dans la limitation de la liberté des hommes qui voudraient mettre leurs intérêts personnels au dessus des intérêts de la société. Mais que le pouvoir soit acquis par l'armée, par l'hérédité ou par l'élection, les hommes qui le possèdent ne se distinguent en rien des autres hommes et, comme eux, sont portés à ne pas subordonner leur intérêt à l'intérêt général; au contraire.

Quels que soient les moyens employés, on n'a pas pu jusqu'à présent, réaliser cet idéal de ne confier le pouvoir qu'à des hommes infaillibles, ou seulement d'enlever à ceux qui le détiennent la possibilité de subordonner aux leurs les intérêts de la société.

Tous les procédés connus, et le droit divin, et l'élection, et l'hérédité donnent tous les mêmes résultats négatifs. Tout le monde sait qu'aucun de ces procédés n'est capable d'assurer la transmission du pouvoir aux seuls infaillibles, ou même d'empêcher l'abus du pouvoir. Tout le monde sait, qu'au contraire, ceux qui le possèdent — qu'ils soient souverains, ministres, préfets ou sergents de ville — sont toujours, parce qu'ils ont le pouvoir, plus enclins à l'immoralité, c'est-à-dire à subordonner les intérêts généraux à leurs intérêts personnels, que ceux qui n'ont pas le pouvoir. Cela, d'ailleurs, ne peut pas être autrement.

La conception sociale ne pouvait se justifier que tant que les hommes sacrifiaient volontairement leur intérêt aux intérêts généraux; mais, aussitôt qu'il y en eût qui ne sacrifiaient pas volontairement leur intérêt, on sentit le besoin du pouvoir, c'est-à-dire de la violence, pour limiter leur liberté, et alors est entré dans la conception sociale et dans l'organisation qui en résulte le germe démoralisateur du pouvoir, c'est-à-dire de la violence des uns sur les autres.

Pour que la domination des uns sur les autres atteignît son but, pour qu'elle pût limiter la liberté de ceux qui font passer leurs intérêts privés avant ceux de la société, le pouvoir eût dû se trouver aux mains d'infaillibles, comme cela se suppose chez les Chinois, ou comme on l'a cru au moyen-âge et comme le croient encore aujourd'hui ceux qui ont foi dans la grâce de l'onction. Ce n'est que dans ces conditions que l'organisation sociale pouvait se comprendre.

Mais comme cela n'existe pas, comme au contraire les hommes qui ont le pouvoir sont toujours bien loin d'être saints, précisément parce qu'ils ont le pouvoir, l'organisation sociale basée sur l'autorité ne peut plus être justifiée.

TOLSTOÏ.

## ANARCHIE

D'Alembert, après avoir défini l'anarchie « un désordre dans l'État qui consiste en ce que personne n'y a assez d'autorité pour commander et faire respecter les lois, et que, par conséquent, le peuple se conduit comme il veut, sans sans subordination et sans police », conclut ainsi :

« On peut assurer que tout gouvernement, en général, tend au despotisme et à l'anarchie ».

Cette pensée qui, au premier abord, semble placer les sociétés politiques entre deux alternatives également désolantes, n'est au fond, et à y regarder de près, qu'une conception irréfléchie de la théorie formulée ainsi par Proudhon : « Le premier terme de la série gouvernementale étant l'absolutisme, le terme final, fatidique est l'anarchie ».

L'erreur apparente de d'Alembert vient de ce qu'il conçoit l'autorité comme un principe d'ordre, tandis que, dans les sociétés modernes, l'ordre ne peut découler que de l'élimination successive et raisonnée de l'autorité.

« L'anarchie, ou absence de maître, de souverain, dit encore Proudhon, telle est la forme de gouvernement dont nous approchons tous les jours, et qu'une habitude invétérée de l'esprit nous fait regarder comme le comble du désordre et l'expression du chaos ». Proudhon s'exprimait ainsi dans son premier *Mémoire sur la propriété*. Plus tard, poursuivant sa pensée et la formulant avec sa rigueur accoutumée, il a affirmé que le but de la Révolution c'était la suppression même de l'autorité, c'est-à-dire du gouvernement.

Anarchie s'entend donc sous deux acceptions, non seulement différentes, mais absolument contradictoires. Pour les uns, c'est l'absence de gouvernement, d'autorité, de principe, de règle, et, par conséquent, c'est le désordre dans les esprits et dans les faits. Pour les autres, c'est l'élimination de l'autorité sous ses trois aspects, politique, social et religieux; c'est la dissolution du gouvernement dans l'orga-

nisme naturel ; c'est le contrat se substituant à la souveraineté, l'arbitrage au pouvoir judiciaire ; c'est le travail, non pas organisé par une force étrangère, mais s'organisant lui-même ; c'est le culte disparaissant en tant que fonction sociale et devenant adéquat aux manifestations individuelles de la libre conscience ; ce sont les citoyens contractant librement, non pas avec le gouvernement, mais entre eux ; c'est enfin la liberté, c'est l'ordre.

Proudhon a dit encore : « La liberté adéquate est identique à l'ordre, voilà tout ce que contiennent de réel le pouvoir et la politique ».

Le problème n'est pas de savoir comment nous serons le mieux gouvernés, mais comment nous serons le plus libres.

Nous pouvons maintenant reconnaître que la théorie de d'Alembert est parfaitement juste. Oui, tout gouvernement doit nécessairement aboutir au despotisme ou à l'anarchie, entendue soit au sens vulgaire, soit dans son acception philosophique. Entre l'absolutisme et la liberté, pas de conciliation possible, pas de moyen terme, telle est la conclusion à laquelle nous amènent forcément la théorie et la pratique, la philosophie et l'histoire. Le désordre est le fait du gouvernement ; le trouble dans la société, le tumulte dans l'État proviennent des injustes résistances qu'oppose le pouvoir sous sa double forme temporelle et spirituelle, aidé et soutenu par les privilégiés, aux légitimes revendications du citoyen, du libre-penseur, du prolétaire.

Pour les oisifs, pour les exploités, pour les privilégiés, pour les jouisseurs, toute idée de justice est une idée de désordre, toute tentative contre le privilège est une manifestation anarchique. La pensée seule de se soustraire à l'exploitation est une pensée coupable. Les oisifs, les privilégiés veulent jouir en paix. Le meilleur gouvernement est celui qui assure à leurs jouissances le plus de sécurité. Agioteurs, jeunesse dorée, muscadins, amis de l'ordre, faiseurs d'affaires, c'est la race maudite qui, depuis cent ans bientôt, se livre au despotisme, race de prostituées qui ont besoin de souteneurs. Le Paris idéal pour eux, c'est une ville de plaisir, une immense Corinthe, avec des filles très chères, car ils ont beaucoup d'argent, et une police bien faite. Ce sont eux qui, après le 9 thermidor, fouettaient les femmes et assommaient les patriotes — dix contre un — sur la place publique. Ce sont eux qui, en Juin, après la bataille, fusillaient les vaincus dans les rues dépavées. Ceux-là sont les vrais anarchistes, si anarchistes veut dire fauteurs de désordre. Ce sont eux qui, pour satisfaire en paix leurs basses passions, pour se vautrer à l'aise dans l'orgie des repus, épouvantent les intérêts, enfièvent les bourgeois de peur, organisent la panique, et finalement, entraînant avec eux la masse inconsciente, se jettent à plat ventre devant le pouvoir absolu.

Or, le despotisme est impuissant même à assurer la sécurité des intérêts. Qu'a-t-on vu pendant le premier Empire ? Quelques mois de prospérité chèrement payés, puis la tyrannie silencieuse, le despotisme cauteleux, la police maîtresse absolue de la vie et de la liberté du citoyen, les survivants de l'idée révolutionnaire poursuivis par une haine implacable, l'ancien régime rétabli, la France rendue au clergé, l'aristocratie reconstituée, les mœurs patriotiques détruites dans l'armée, les cohortes républicaines envoyées de parti pris à Saint-Domingue comme à la mort, les lettres

de cachet rétablies, les prisons d'État encombrées, trois millions d'hommes transformés en chair à canon, le commerce anéanti, l'agriculture ruinée, le paysan livrant son dernier homme et, au bout de tout cela, le couronnement de l'édifice, l'invasion !

Oui, si on entend par anarchie le désordre poussé à son comble, despotisme et anarchie sont deux termes identiques, car le despotisme comprimant la meilleure partie de la nature humaine, arrêtant le développement social, sacrifiant tout à l'ordre matériel, crée l'antagonisme des intérêts et maintient la société dans un état de guerre latent.

Donc, absolutisme est synonyme de désordre et synonyme aussi d'anarchie, entendu au sens vulgaire du mot.

De même, liberté et ordre sont deux termes corrélatifs qui se résolvent dans un troisième terme plus général, celui d'anarchie, tel que l'a défini Proudhon, c'est-à-dire dans l'élimination radicale du principe d'autorité sous toutes ses formes.

(*Encyclopédie générale.*)

A. RANC.

## Le Mal de misère

Deux enfants viennent au monde le même jour, à la même heure ; ils jettent en même temps leur premier cri dans le grand concert des plaintes humaines ; leur état-civil porte la même initiale, et les voilà tous deux, couchés dans leurs petits berceaux, qui vont s'endormir fatigués de la même faiblesse.

Approchons-nous, si vous voulez, de ces fragiles petits êtres ; observons les premiers mouvements de leur poitrine qui aspire et chasse l'air tour à tour, comptons les battements de leur cœur et tâchons — comme des fées de contes — de prédire à chacun le sort que lui réserve l'avenir. Demandons-nous quel sera leur genre de vie, et combien de temps ils sont destinés à vivre.

Ils ne présentent à l'œil qui les examine aucune dissemblance apparente ; immobiles dans leurs langes, ils entrent parfois à demi et comme avec la même crainte du grand jour leurs yeux sans regard — miroirs sans image d'un cerveau qui ne pense pas encore. Le sang qui court sous leur peau délicate, recouverte d'un fin duvet, reprend la même teinte rosée sur leur visage, dont l'expression gravera plus tard les traits, sur leurs petits bras ronds et leurs petites mains fermées. Ils sont si absolument semblables que nous ne saurions vraiment les distinguer l'un de l'autre si nous n'avions, pour nous aider, le vêtement qui les recouvre et qui n'est pas seulement une étiquette pour chacun d'eux, mais aussi l'uniforme de la classe sociale qui leur ouvre ses rangs.

Ont-ils au moins quelque différence qui échappe à la vue et qu'il faille chercher dans leur constitution intérieure et jusque dans l'intimité de leur structure ? Non. La physiologie interrogée à cet égard affirme au contraire leur parfaite égalité ; — la physiologie qui a été le témoin de l'infirmité de leur origine à tous deux, et qui constate incessamment l'identité dans l'arrangement moléculaire et dans le fonctionnement de leurs organes.

Nous sommes donc conduits logiquement à penser que, pour ces petits êtres si complètement semblables et que la même heure a vu naître, il y a dans l'avenir une heure commune marquée par la mort ; nous estimons justement que, venus ensemble, c'est ensemble qu'ils partiront, et

que le balancier qui scande le temps leur doit le même nombre d'oscillations.

Il n'en est point ainsi pourtant.

Celui-ci, par exemple, peut compter sur une soixantaine d'années d'existence, celui-là sur quarante à peine. Si le premier franchit la soixantaine, il a bien des chances pour vivre cent ans encore; si le second dépasse quarante ans, il ne peut guère espérer atteindre plus d'un demi-siècle.

Les conditions de leur naissance ont marqué, dès qu'ils ont vu le jour, la date de leur mort.

Celui-ci est né dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, au milieu de ce que le luxe a de plus brillant et le *confort* de plus ingénieux. On a été quérir, dès les premières douleurs de la mère, le savant accoucheur en vogue, dont la docte assistance et l'illustre renommée ne coûte pas moins d'une centaine de louis; les domestiques sont à leur poste, attentifs aux moindres ordres; les chambrières empressées trottent d'un pied léger sur le tapis de Smyrne et préparent à grand zèle la petite layette ornée de broderies, festons et rubans, qui depuis longtemps attendait, rangée en étalage dans un meuble Boule. Le berceau, capitonné comme un écrin, est apporté au moment nécessaire et, pendant qu'on y couche l'enfant et que la mère, pâle et lassée, sourit faiblement dans ses dentelles, le père, joyeux de cette joie calme et pleine de quiétude qui est le propre de la richesse, vient annoncer aux parents et aux amis, qui déjà se présentent tout prêts aux félicitations, l'heureuse naissance de ce nouveau rejeton de la *classe dirigeante*.

L'autre, au contraire, est né tout là-bas et tout là-haut, rue Mouffetard, au sixième étage, dans un bouge. Dès les premiers symptômes du *travail*, laissant aux soins compatissants d'une voisine la femme qui git, dolente, sur un grabat, le père a couru, demi-vêtu, chercher la sage-femme, dont on voit l'enseigne naïvement peinte au coin de la rue, ou bien quelque pauvre médecin de quartier, quelque prolétaire de la médecine qui vivra toute sa vie parmi les misérables, misérable aussi.

L'enfant venu, tant bien que mal, on l'a emmaillotté d'un linge d'indienne taillé dans un vieux jupon de la mère, et on l'a couché dans le banal panier d'osier qui, depuis quelques jours, est préparé dans un coin du taudis. Il fait froid dans la chambre carrelée, sous le toit que fouette la pluie: on couvre l'accouchée grelottante de ses quelques hardes, on couvre aussi l'enfant d'un morceau de couverture grise; et l'homme, à la fois doucement et tristement ému, met gauchement sa blouse par dessus.

— Pauvres gens! pauvres petits! murmure tout bas le médecin, qui descend à tâtons l'escalier glissant et inégal; et sa pensée s'achève par cette parole amère: « Encore un insurgé! ».

Le premier va croître et prospérer, fort de cette santé qui s'appelle *la richesse*; et, quand il aura quarante ans, qu'il sera dans la force de l'âge et parvenu au point culminant du bonheur humain, le second, lui, étiolé dès le berceau, vieilli prématurément, et sentant peser lourdement sur sa tête des années qu'il compte par ses chagrins et ses déboires, va succomber à un mal terrible dont il est frappé depuis le jour même de sa naissance et qui s'appelle: LE MAL DE MISÈRE.

H. NAPIAS.

## LE PROGRÈS

C'est pour enfanter ce siècle si profondément humain, que tous les âges passés, sans le savoir et sans y atteindre,

ont multiplié leurs efforts. Ils sont à nous, tous les trésors que le zèle et le génie, la raison et l'expérience ont produits enfin à travers la longue vie de l'humanité. Ces biens, dont nous ne jouissons pas avec assez de reconnaissance, habitués que nous sommes à les posséder sans conteste, l'histoire vous apprendra à en apprécier la valeur; bien chers, bien précieux, marqués encore du sang des meilleurs, des plus nobles enfants de la terre, et qui ont dû être conquis par le dur labeur de tant de générations; Et quel est celui d'entre vous ayant un esprit pour comprendre et un cœur pour sentir, quel est celui qui pourrait songer à cette suprême obligation sans éprouver un désir secret d'acquitter envers la race future la dette qu'il ne peut plus payer à ses ancêtres?

SCHILLER.

*Discours d'ouverture à l'Université d'Iéna.*

## PAROLES D'UN CONSERVATEUR

A PROPOS D'UN PERTURBATEUR

Était-ce un rêve? étais-je éveillé? Jugez-en.  
Un homme, — était-il Juif, Chinois, Turc, Persan?  
Un membre du parti de l'ordre, véridique  
Et grave, me disait: — Cette mort juridique  
Frappant ce charlatan, anarchiste éhonté,  
Est juste. Il faut que l'ordre et l'autorité  
Se défendent. Comment souffrir qu'on les discute?  
D'ailleurs les lois sont là pour qu'on les exécute.  
Il est des vérités éternelles qu'il faut  
Faire prévaloir, fut-ce au prix de l'échafaud.  
Ce novateur prêchait une philosophie:  
Amour, progrès, mots creux, et dont je me défie.  
Et raillait notre culte antique et vénéré,  
Cet homme était de ceux qui n'ont rien de sacré,  
Il ne respectait rien de tout ce qu'on respecte.  
Pour leur inoculer sa doctrine suspecte,  
Il allait, ramassant dans les plus méchants lieux,  
Des bouviers, des pêcheurs, des drôles bilieux,  
D'immondes va-nu-pieds, n'ayant ni sou, ni mailles  
Il faisait son cénacle avec cette canaille.  
Il ne s'adressait pas à l'homme intelligent,  
Sage, honorable, ayant des rentes, de l'argent,  
Du bien; il n'avait garde; il égarait les masses;  
Avec des doigts levés en l'air et des grimaces;  
Il prétendait guérir malades et blessés,  
Contrairement aux lois. Mais ce n'est pas assez:  
L'imposteur, s'il vous plaît, tirait les morts des fosses.  
Il prenait de faux noms et de qualités fausses  
Et se faisait passer pour ce qu'il n'était pas.  
Il errait au hasard, disant: Suivez mes pas,  
Tantôt dans la campagne, tantôt dans la ville.  
N'est-ce pas exciter à la guerre civile,  
Au mépris, à la haine entre les citoyens?  
On voyait accourir vers lui d'affreux païens,  
Couchant dans les fossés et dans les fours à plâtre,  
L'un boiteux, l'autre sourd, l'autre un oeil sous l'emplâtre,  
L'autre râclant sa plaie avec un vieux tesson.  
L'honnête homme indigné rentrait dans sa maison,  
Quand ce jongleur passait avec cette séquelle.  
Dans une fête, un jour, je ne sais plus laquelle,  
Cet homme prit un fouet, et criant, déclamant,  
Il se mit à chasser, mais fort brutalement,  
Des marchands patentés, le fait est authentique,  
Très braves gens tenant sur le parvis boutique,  
Avec permission, ce qui, je crois, suffit,

Du clergé, qui touchait sa part de leur profit.  
 Il traînait à sa suite une espèce de fille.  
 Il allait pérorant, ébranlant la famille,  
 Et la religion, et la société;  
 Le peuple le suivait, laissant les champs en friches;  
 C'était fort dangereux. Il attaquait les riches.  
 Il flagornait le pauvre, affirmant qu'ici-bas  
 Les hommes sont égaux et frères, qu'il n'est pas  
 De grands et de petits, d'esclaves ni de maîtres,  
 Que le fruit de la terre est à tous; quant aux prêtres,  
 Il les déchirait; bref, il blasphémait. Cela  
 Dans la rue. Il contaït toutes ces là-horreuurs  
 Aux premiers gueux venus, sans cape et sans semelles.  
 Il fallait en finir, les lois étaient formelles,  
 On l'a crucifié. —

Ce mot, dit d'un air doux,  
 Me frappa. Je lui dis : — Mais qui donc êtes-vous ?  
 Il répondit : — Vraiment, il fallait un exemple.  
 Je m'appelle Elizab, je suis scribe du Temple.  
 — Et de qui parlez-vous ? demandais-je. Il reprit :  
 — Mais ! de ce vagabond qu'on nomme Jésus-Christ.

(*Les Châtiments.*)

VICTOR HUGO.

## LE RIDICULE

L'illustre savant Lombroso vient de donner son opinion au sujet des anarchistes. Après avoir fait quelques justes réflexions sur les causes qui poussent ces derniers à la révolte, il nous dit qu'en France — et pourquoi pas ailleurs ? — le meilleur remède à employer contre eux — remède infaillible — serait le *ridicule*.

L'idée est charmante, mais il paraît que la bourgeoisie, devant les arguments des anarchistes, sent s'évanouir toute sa finesse d'esprit.

C'est du moins ce qu'affirme un lecteur du journal *la Fanfulla*, qui dit plus ou moins ceci : « Tournez donc en ridicule des gens qui vous lancent des bombes dans les pattes ou sur la tête, et essayez ensuite de rire lorsque vous êtes à moitié écrabouillés... »

On comprendra que le bourgeois, devant de pareilles machinettes, n'a guère de motifs pour se dilater la rate ; ceux qui peuvent rire ce sont, tout au plus, les anarchistes, mais le lecteur de *la Fanfulla* n'a regardé la question que sous un seul aspect et insuffisamment. L'étude méritait d'être plus complète.

Qu'est-ce qu'un anarchiste ?

Un prolétaire, lequel a généralement enduré toutes les souffrances, sent et comprend également celles de ses camarades de misère. Arrive un moment où, ne pouvant maîtriser davantage sa colère devant toutes les injustices dont lui et ceux de sa classe sont abreuvés, il se révolte, s'arme et lance son projectile sur ceux qu'il considère comme les auteurs des iniquités sociales.

Dans un cas pareil, ce n'est plus seulement l'individu qui jette la bombe qu'il faut ridiculiser, mais toute une classe ; c'est toute la plèbe des déshérités.

Mais il faut pourtant convenir, avec Lombroso, que la matière à ridicule ne manque pas.

En effet, que voulez-vous trouver de plus ridicule que les ouvriers qui s'éreintent le tempérament à travailler pour produire toutes sortes de richesses et tant de belles

et bonnes choses, pour la jouissance exclusive de ceux qui ne font jamais rien ?

Regardez-les, ces imbéciles de travailleurs, comme ils se démènent pour maintenir dans l'oisiveté quelques ignorants qui se donnent des airs de savants et ne sont même pas capables de se décroter leurs bottes ; regardez-les, comme ils sont soumis, respectueux, comme ils s'inclinent devant leurs maîtres et de quelle façon il les remercient et les vénèrent lorsque ceux-ci daignent leur accorder la millième partie de ce qu'ils ont produit dans un travail quelconque !

Dites-moi, sont-ils assez ridicules !

Mais ce n'est pas tout.

Ces mêmes travailleurs, non seulement s'épuisent pour engraisser ceux qui ne font rien, mais encore ils accourent pleins d'une noble ardeur guerrière prendre les armes pour la défense des droits usurpés de leurs patrons contre les mécontents et les déguenillés, leurs frères sans travail et sans pain, qui, las de tant de ridicule, tentent de redevenir sérieux.

La bourgeoisie, elle de son côté, s'amuse et jouit tant que dure la fête ; elle est tellement satisfaite de sa belle et joyeuse existence, qu'elle cherche par tous les moyens possibles de la conserver.

Pour cela, elle a des policiers qui, eux aussi, sont gens passablement ridicules, car ils vivent mal, sont détestés, méprisés de tous, et toujours disposés à se faire crever la peau pour exciter et entretenir le rire des maîtres.

Elle a des tribunaux dans lesquels on représente des scènes bouffonnes les plus réussies ; on y voit condamner à des années et des années de prison un père de famille qui aura volé un pain pour donner à manger à ses gosses, et absoudre les honorables voleurs qui ont escroqué au public des millions de francs.

Elle a des prisons pour enfermer les maladroits sans protection et elle a des imbéciles qui jouent aux géoliers pour complaire à leurs bienheureux patrons en gardant vigilement leurs malheureux camarades en ridicule.

Elle a des églises dans lesquelles des curées hilares racontent des historiettes abracadabrantes à leurs fidèles, afin de les rendre aussi ridicules que possible.

Les grands chefs, en dehors de cette joyeuse compagnie qui s'appelle la bourgeoisie, cherchent chaque jour de nouvelles distractions afin de pouvoir rire à qui mieux mieux aux dépens des ridicules.

C'est ainsi qu'ils ont inventé cette jolie blague des élections, destinée à faire comprendre au peuple que c'est lui qui commande, parce que c'est lui qui choisit ses représentants, tandis que l'unique préoccupation de ces derniers consiste à le dépouiller, en riant et en l'entretenant par des discours d'arracheurs de dents débités du haut de l'estrade de la baraque parlementaire.

Ensuite, de temps en temps, on combine une petite guerre pour prendre dans le fillet du ridicule d'autres ouvriers qui brûlent de le devenir, ou on fusille en tas les pauvres bougres et les crève-de-faim qui s'obstinent à ne plus vouloir faire risette aux messieurs amateurs de ridicule.

Tout cela me paraît assez divertissant et la bourgeoisie, qui tient la ficelle qui fait mouvoir les pantins, n'a garde de la casser et d'en dévoiler le mécanisme, car alors le charme et l'amusement cesseraient aussitôt.

C'est ainsi que la bourgeoisie a depuis longtemps bafoué la plèbe de laquelle sont sortis les anarchistes gens fâcheux avec lesquels on ne peut plus rire, et contre qui on n'a

trouvé d'autre moyen préventif que celui fourni par la prison et la guillotine.

En suivant cette voie, ou la bourgeoisie réduira le monde en une immense geôle, et alors s'il arrive une émeute, gare dessous; ou bien il lui faudra couper le cou à tous les anarchistes. Dans ce cas, il faudra convoquer un congrès composé de tous les savants, Lombroso inclus, pour trouver le moyen de faire travailler les gens sans tête.

Si la bourgeoisie peut atteindre ce résultat, elle sera arrivée au comble de son idéal, car de cette façon elle n'aura plus besoin de nourrir ces corps sans bouches, et, en outre, elle pourra sans danger se divertir du spectacle ridicule qu'offrira tant d'individus sans têtes.

Alors Lombroso sera vénéré comme un dieu; mais, si cela ne survient pas, il va se présenter le cas de la bourgeoisie tombant dans le ridicule et perdant elle-même la tête.

Si cela se réalise, comme nous le désirons, ce sera alors notre tour de rire d'une douce gaité.

(Du *l'Asino Umano.*)

### Décadence de la Bourgeoisie

... Au lieu d'attendre que le hasard crée des milieux favorables à la reproduction des vertus sociales, il faut que nous nous mettions à les créer nous-mêmes avec toute l'énergie, toute l'obstination possibles, ce qui suppose une réforme à peu près complète des systèmes empiriques que l'Université continue d'appliquer, non pas à l'éducation de nos enfants, puisqu'elle ne s'en occupe en aucune façon, mais à leur instruction. L'instruction bien entendue est une condition essentielle de la morale, car la morale, dans le sens complet du mot, étant une science, exige de qui veut l'étudier et la comprendre un développement préalable de l'intelligence. Nous admettons bien qu'on puisse, par habitude, dresser un enfant à la pratique habituelle de certaines vertus élémentaires, mais cette morale n'existe réellement, complètement que dans les esprits assez développés pour en comprendre les raisons, le but, la portée. Il faut donc avant tout que les enfants trouvent dans l'enseignement public tous les secours nécessaires à cette compréhension, « ce qui n'existe nulle part », les aumôniers étant chargés d'enseigner la morale, qu'ils laissent régulièrement de côté pour enseigner le catéchisme.

Nous ne nous en plaignons pas, du reste, la morale telle qu'ils pourraient l'enseigner étant des plus suspectes. Nous constatons seulement le fait pour marquer cette étrange lacune de l'enseignement public.

Il n'en est pas moins vrai que les enfants qui sortent des lycées n'y ont reçu le plus souvent aucun enseignement moral, aucune indication qui leur permette de choisir dans ce pot-pourri de maximes et de doctrines contraires que la lecture hâtive des livres grecs, latins et français a entassés pêle-mêle dans leur cervelle. Aussi se trouvent-ils, pour la plupart, en entrant dans la vie, comme jetés sans fil conducteur dans un labyrinthe, et leur moralité flotte-t-elle au hasard des rencontres.

Dans les familles même on s'occupe beaucoup moins de l'éducation proprement dite, c'est-à-dire des habitudes morales à prendre en vue de la vie, que des formes tout extérieures de la politesse et du savoir-vivre. Dans le monde cultivé, qui se dit lui-même « comme il faut », l'éducation d'un jeune homme est complète quand il sait s'habiller, se

présenter dans un salon et dire agréablement des niaiseries. Les femmes, auxquelles le plus souvent on n'a pas appris autre chose, trouvent cela très suffisants pour leurs fils, puisque c'est uniquement ce qu'elles demandent à tous les hommes.

Comment s'étonner après cela de la régression morale d'une partie notable de la classe qui naguère faisait des révolutions au nom des droits de l'homme?

Et comme toute décadence intellectuelle se manifeste par une recrudescence correspondante de l'égoïsme, il résulte nécessairement que l'affaissement actuel de la bourgeoisie contemporaine a un moment d'arrêt dans la civilisation.

D'où est venu cet affaissement? Comme toujours, du milieu, et c'est une nouvelle confirmation de la loi que nous avons établie. Tant que la bourgeoisie, le tiers-état, a été tenu à l'arrière-plan par la noblesse et le clergé, il a réclamé et combattu au nom de la solidarité sociale pour lui et pour les autres classes opprimées. Il a vaincu parce que ses adversaires, les nobles, les prêtres et les rois, s'étaient depuis longtemps laissé envahir et corrompre par un égoïsme inintelligent qui les isolait de la nation et les rendait indifférents à l'intérêt général. Mais une fois victorieuse du privilège, la bourgeoisie l'a voulu pour elle-même. Elle n'a pas su résister à l'orgueil de son triomphe; elle n'a vu qu'un moyen d'exploiter le peuple à son profit, elle s'est faite classe dirigeante et gouvernementale, et elle a tout dirigé et tout gouverné dans le sens de son intérêt personnel. Elle s'est si bien laissé gagner par la contagion de l'exemple des classes qu'elle venait de déposséder que, pour se faire pardonner sa victoire, elle s'est mise jusqu'à imiter leurs petites manies, leur vanité, leur superstition, leur oisiveté, leurs débauches, leur dédain du droit d'autrui, leur indifférence, leur dureté pour les classes laborieuses, en un mot leur égoïsme, sans comprendre que, s'il est vrai que les mêmes effets dérivent fatalement des mêmes causes, elle prononce elle-même sa condamnation en se plaçant en face du reste de la nation dans la situation où s'étaient placées antérieurement les classes dont l'égoïsme a rendu nécessaire la Révolution.

(*La Morale.*)

VÉRON.

### L'IDÉE ANARCHIQUE

à travers les âges.

ÉPICTÈTE. — On a peu de détails sur la vie d'Épictète; mais on sait qu'il naquit à Hiéropolis, ville de Phrygie, et qu'il fut esclave, à Rome, d'un nommé Epaphrodite, qui occupait une charge à la cour de Néron. Plus tard, étant devenu libre, il vécut à Rome dans une très grande pauvreté, habitant une petite chambre, sans autres meubles qu'une table, quelques sièges et une simple paille pour se coucher, suivant l'habitude stoïcienne. Il fut exilé par Domitien, lorsque cet empereur chassa de la ville tous les philosophes, l'an 94 après J.-C. Il se retira à Nicopolis, en Épire, et revint dans la suite à Rome, où il jouit de l'estime des empereurs Adrien et Marc-Aurèle. Ce dernier surtout, étant stoïcien, se considérait comme un de ses disciples.

\*  
\*\*

Il est aussi difficile aux riches d'acquérir la sagesse qu'aux sages d'acquérir les richesses.

.. Meubler sa maison de meubles riches et magnifiques, c'est aimer le luxe; mais meubler son âme de bonté, de libéralité, de justice, c'est être véritablement magnifique et humain.

.. Refuse le serment, en tout et partout, si cela est en

ton pouvoir; sinon, autant que l'occasion pourra le permettre.

∴ Celui qui se soumet aux hommes, s'est auparavant soumis aux choses.

∴ Il y a de petits et de grands esclaves. Les petits sont ceux qui se rendent esclaves pour de petites choses, pour des diners, pour un logement, pour de petits services. Et les grands sont ceux qui se rendent esclaves pour le consulat, pour des gouvernements. Tu en vois devant qui on porte les haches et les faisceaux, et ces derniers sont bien plus esclaves que les autres.

∴ Diogène a fort bien dit que le seul moyen de conserver sa liberté, c'est d'être toujours prêts à mourir sans peine.

∴ Qu'est-ce qui rend un tyran formidable? Ce sont ses huissiers, ses satellites armés d'épées et de piques. Mais qu'un enfant les approche, il ne les craint point. D'où vient cela? C'est qu'il ne connaît pas le danger. Et toi, tu n'as qu'à le connaître et à le mépriser.

∴ Le commencement de la philosophie, c'est de connaître notre faiblesse et notre ignorance dans les devoirs nécessaires et indispensables.

∴ Pourquoi disputer contre des gens qui ne se rendent pas aux vérités les plus évidentes? Ce ne sont pas des hommes, mais des pierres.

∴ Tu vois jouer ensemble ces petits chiens; ils se caressent, ils s'accolent, ils se flattent, ils te paraissent bons amis. Jette un petit os au milieu d'eux, et tu verras. Telle est l'amitié des frères, et celle des pères et des enfants. Qu'ils aient à se disputer une terre, un champ, une maîtresse, il n'y a plus ni père, ni frère, ni enfant.

∴ Il ne faut avoir peur ni de la pauvreté, ni de l'exil, ni de la prison, ni de la mort; mais il faut avoir peur de la peur.

∴ Si Socrate, dis-tu, se fût sauvé, il aurait encore été utile aux hommes. Eh! mon ami, ce que Socrate dit et fit en refusant de se sauver et en mourant pour la justice nous est bien plus utile que tout ce qu'il aurait dit et fait après s'être sauvé.

(Maximes.)

ÉPICTÈTE.

\* \*

### La Jacquerie (Mai 1358).

Ce qu'on a peine à comprendre, c'est l'impression de surprise qui, à ces événements, régnait partout dans la société du temps et que reflètent les récits des historiens. Quoi! les nobles faisaient souffrir tous les jours mille supplices à leurs vassaux, et quand ceux-ci prenaient les armes pour se venger, on ne savait d'où pouvait venir cette étrange révolte.

Les grands croyaient, sans doute, avoir le monopole du mal, puisqu'ils étaient si étonnés de le voir pratiquer aux autres. Car les paysans ne faisaient que ce qu'on leur avait fait; c'était dans la cruauté des seigneurs envers eux qu'ils avaient appris tous les crimes dont il se rendaient coupables.

Les hommes de la campagne ne pouvaient être que brutes et féroces au sein d'une longue servitude, et, de plus, dans l'abaissement où ils étaient plongés, on ne leur avait enseigné que le vice et l'oppression; il les pratiquaient à leur tour.

Les seigneurs avaient donné l'exemple de la force brutale se mettant à la place de tous les droits; de l'égoïsme, sacrifiant le bonheur et la vie des autres à la satisfaction de la moindre de leurs jouissances.

Les paysans, à leur tour, de par le droit du plus fort, pénétraient dans les châteaux la hache en main et y apportaient la dévastation et la mort.

Les coups multipliés que les vassaux avaient reçus leur apprenaient à frapper. Ils avaient vu les gens du château venir leur arracher leur pain, celui de leurs enfants, pour le jeter aux chiens de chasse du seigneur; maintenant ils se plaisaient à gaspiller, à détruire sous les yeux du suzerain ce que celui-ci avait de plus cher: ses écussons, ses

antiques bannières. Ils avaient senti que le déshonneur d'une femme, d'une fille, accompli par un insolent dominateur, était la torture la plus cruelle; maintenant ils outrageaient la femme, la fille du seigneur sous ses regards.

Enfin, le maître avait souvent pendu l'esclave à ses fourches patibulaires; maintenant l'esclave égorgeait le maître.

Les paysans avaient profité des leçons données, voilà tout.

### Mélanges et Documents

Ce qui occupe, ce qui remplit, ce qui tyrannise l'homme, c'est une complexité d'égoïsmes voraces: égoïsme de l'esprit dans nos petits systèmes, égoïsme de l'amour dans nos petites affections, égoïsme des intérêts personnels, pour lesquels tous se disputent et qui ne valent vraiment pas la peine de cette lutte.

\* \*

L'homme qui se dit: Je suis un honnête homme, je n'ai rien à me reprocher, m'effraye.

(Divinité de Jésus.)

LE PÈRE DIDON.

Il n'est point de siècle qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule ne prête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

\* \*

S'il faut tirer tout le parti possible de l'observation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment où elle nous abandonne et avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.

\* \*

Toute idée trop étrangère à notre manière de voir et de sentir nous semble toujours ridicule.

\* \*

Les déclamations continuelles des moralistes contre la méchanceté des hommes prouvent le peu de connaissance qu'ils en ont. Les hommes ne sont points méchants, mais soumis à leurs intérêts. Les cris des moralistes ne changeront certainement pas ce ressort de l'univers moral. Ce n'est donc point de la méchanceté des hommes dont il faut se plaindre, mais de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en opposition avec l'intérêt général.

(Discours.)

HELVÉTIUS.

### AVIS

L'Idée, à partir de ce numéro, aura huit pages au lieu de quatre. Nous prions nos amis de nous renseigner le plus tôt possible sur le nombre exact d'exemplaires dont ils peuvent avoir besoin.

Abonnements. — Intérieur: Un an, 3 francs; Six mois, 1 fr. 50; Trois mois, 75 centimes. — Extérieur: Un an, 5 fr.; Six mois, 2 fr. 50; Trois mois, 1 fr. 25.

Un numéro, 5 centimes.

Les manuscrits, lettres, mandats, etc., doivent être adressés à l'Administrateur de L'IDÉE, rue Linnée, 58, Bruxelles-Nord.

Nous prions ceux de nos correspondants qui sont en compte avec nous pour envois de journaux, brochures, etc., de nous régler au plus tôt